



Dîner de Solidarités International à l'Hôtel Intercontinental à Paris.

Stéphane de Bourgies (à gauche), président de Zazakely Sambatra.

Champagne et charité

En novembre et décembre, la saison des dîners de charité bat son plein.

Une méthode de collecte qui a fait ses preuves dans les pays anglo-saxons et séduit de plus en plus en France. Plongée dans un petit monde en pleine effervescence

Au 105, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Il est presque 20 heures ce lundi 28 novembre à Paris. Belle mine, allure chic, des trentenaires s'engouffrent dans ce qui ressemble à une boîte de nuit. C'est soir de gala à la Fondation Epic. Les convives se pressent autour du bar. Des petits groupes conversent en élevant la voix pour couvrir la musique. Mélange étonnant de jeunes entrepreneurs, de financiers, de sponsors fortunés et de travailleurs sociaux. Les plus curieux testent des lunettes virtuelles et sont projetés dans un hôpital d'Angkor ou dans les rues de Bombay. « *Impressionnant, n'est-ce pas ?* » interroge un jeune bénévole.

Veste en velours ras marine, chemise finement rayée et pull en V, Alexandre Mars, 41 ans, s'empare du micro : « *Combien cela coûte-t-il de changer la vie d'un gamin dans le monde ? C'est 60 euros ! On a fait le calcul. C'est un chiffre important. Chaque fois que vous allez donner 60, 600, 6 000... 6 millions... vous allez changer des vies !* » Multimillionnaire, cet ancien étudiant de HEC a réussi dans la netéconomie avant de mettre en 2014 une partie de sa fortune au service de la jeunesse déshéritée. Sa fondation soutient 30 organisations en France et à l'international. Un « portefeuille » varié dans lequel les donateurs n'ont plus qu'à piocher : de la formation professionnelle pour des jeunes issus



Alexandre Mars, fondateur d'Epic.

de familles défavorisées (Simplon.co), de l'insertion par le sport (Sport dans la Ville), du soutien aux femmes vivant dans des bidonvilles en Inde (Sneha)...

Ce 28 novembre, la soirée, sponsorisée entre autres par Chanel, Havas et les champagnes Piper-Heidsieck, débute par des enchères inversées. Qui donnera le plus gros chèque « pour changer la trajectoire d'un enfant » ? « 60 000 euros, c'est 15 000 euros sur la feuille ISF ! » fait valoir la commissaire de Christie's. Les premières mains se lèvent à 30 000 euros. Quelques « Waouh ! », de légers applaudissements... La salle est chauffée. La vente continue. Ravi, un jeune homme remporte pour 15 000 euros un déjeuner avec Charlotte Gainsbourg. La petite cinquantaine élégante sans ostentation, la directrice d'une société de gestion signe deux chèques de 1200 euros. « J'ai choisi de donner sur une thématique "éducation", en France. J'aime bien le discours d'Alexandre. Je lui fais confiance », explique-t-elle. Alexandre est satisfait. « Il y avait 450 personnes. Certaines n'avaient jamais donné. Je veux montrer ce qu'est l'engagement, démocratiser le don ! » explique-t-il, enflammé.

Au même moment, l'ONG Solidarités International tenait son 3^e gala de charité dans le salon Opéra de l'Hôtel Intercontinental, à deux pas de la rue de la Paix. Moquette épaisse, lustre à pampilles, tartare de saint-jacques et magret de canard dans les assiettes... Un dîner assis traditionnel réunissant collaborateurs – badge sur le costume ou la robe de cocktail et large sourire – et fidèles donateurs. Une tout autre ambiance que rue du

**“IL Y AVAIT 450 PERSONNES.
CERTAINES N'AVAIENT JAMAIS DONNÉ.
JE VEUX MONTRER CE QU'EST L'ENGAGEMENT,
DÉMOCRATISER LE DON !”**

ALEXANDRE MARS

Faubourg-Saint-Honoré, assumée par cette association qui œuvre habituellement auprès de réfugiés sur des terrains en guerre et cherchait à financer ce soir-là un projet pilote de récupération d'eau de pluie dans une école au Bangladesh.

Version décontractée ou plus chic et feutrée, le dîner de gala a la cote à Paris. Et c'est nouveau. A tel point qu'il est devenu quasi impossible de caser une soirée caritative entre le 10 novembre et le 31 décembre, quand se termine l'année fiscale. « Ce fut un vrai casse-tête de bloquer une date à Paris pour le dîner des amis de Care. Il y avait la soirée Pasteur, celle sur le cancer... », énumère Fanny Soulet, jeune dirigeante de You for You, entreprise de conseils philanthropiques chargée d'organiser les 70 ans de l'association humanitaire. Dans le pavillon Cambon, décoré par la maison Dior, principal mécène, il y avait du beau monde pour entourer la banquière Arielle de Rothschild, présidente de Care France : des stars comme Fanny Ardant, des patrons comme Sidney Toledano (Dior) ou Philippe Houzé (Galeries Lafayette), mais aussi Bernard de La Villardière (au micro) ou Luc Ferry. Des invités de prestige pour séduire des donateurs qu'il faut savoir choyer. De ce côté-ci de l'Atlantique, les grands donateurs sont rares et très sollicités. Leurs noms se reflètent presque sous le manteau. Pas question qu'ils aillent picorer dans l'assiette de l'association voisine. Pendant des décennies, en France, la philanthropie et la générosité étaient restées discrètes. « Les gens fortunés avaient tendance à ne pas parler de leurs bonnes œuvres. C'est très lié à la mentalité catholique des pays latins. On ne dit pas ce que l'on gagne ni ce que l'on donne. Un dîner où l'on s'expose est incompatible avec cette notion. Pourtant, des familles comme les Bettencourt ou les Mulliez sont de grands philanthropes », analyse Arthur Gautier, directeur exécutif de la chaire Philanthropie de l'Essec.

Mais, comme dans les affaires, les mentalités évoluent : la mondialisation gagne les esprits. Et se montrer n'est plus un péché, plutôt une nécessité. Comment rester de marbre face aux sommes faramineuses récoltées par Sharon Stone lors du dîner annuel de l'AmFAR : 900 convives réunis à l'Eden Roc d'Antibes en 2015, et 30 millions de dollars à la clé pour lutter contre le sida ! Dans la même veine, Arthur Gautier est persuadé que le Giving Pledge lancé par Bill Gates et Warren Buffett en 2010, une campagne invitant les milliardaires américains à donner la majorité de leurs biens à des causes d'intérêt général, a contribué à mobiliser les grands donateurs. Même s'il est impossible en France de déshériter ses enfants, le geste a du panache... Enfin, et c'est un fait majeur, deux lois ont révolutionné le secteur : celle du 1^{er} août 2003, dite « Aillagon », a permis aux entreprises et aux ➤

►► particuliers de bénéficier de réductions d'impôts notables en déclarant leurs dons et ouvert la porte à une multiplication des fondations; puis, en août 2007, la loi Tèpa a offert aux foyers payant l'ISF une réduction de l'impôt de solidarité égale à 75% du montant du don, dans la limite de 50 000 euros par an. « Avec ces trois facteurs conjugués, il y a eu un véritable boom du don des plus fortunés », constate Antoine Vaccaro, le président du Cerphi, le Centre d'Etude et de Recherche sur la Philanthropie (voir repères).

Alexandre Mars ne s'y est pas trompé en titillant son assemblée avec les déductions fiscales. Mais si lui évolue sans complexe dans le monde des affaires, d'autres ont mis du temps à faire coexister business et générosité. « Il faut s'adapter au monde réel! assume Francis Charhon, qui a présidé pendant vingt-cinq ans la Fondation de France, après quinze ans à Médecins sans Frontières (1). J'ai toujours pensé qu'il fallait professionnaliser le secteur. Le dîner n'est qu'une partie, visible et un peu bling-bling, de l'iceberg. Mais il a sa place. La philanthropie est faite de petits ruisseaux. »

Des petits ruisseaux qui grandissent, mais ne remplissent pas encore aussi bien les caisses qu'ils ne le font outre-Atlantique :

QUI DONNE, ET COMBIEN ?

– En 2015, les Français ont donné 4,5 milliards d'euros selon la dernière étude de Recherche et Solidarités.

– Le montant des dons déclarés aux impôts est de 2,5 milliards.

– En 2015, le montant moyen du don déclaré était de 463 euros, soit une augmentation de 6,2% par rapport à 2014.

– 45,9% des foyers déclarant plus de 78 000 euros de revenus (contre 3,7% dans la tranche de moins de 15 000 euros) sont donateurs (et donnent en moyenne 1 204 euros).

– En 2010, un peu moins de 40 000 personnes assujetties à l'ISF avaient déduit des dons pour un total de 120 millions d'euros. En 2015, ils étaient 43 300 pour un montant de 220 millions d'euros (probablement 250 en 2016).

« Chaque pays a son mode opératoire. En Amérique, il y a une vraie culture du gala, avec un système de récompenses pour saluer des initiatives remarquables. On rassemble chaque année environ 1 000 personnes à Washington et on récolte à peu près 1,2 million de dollars de dons. En France, notre dîner réunit 300 à 400 personnes et recueille 500 000 euros », détaille Clodine Pincemin, directrice générale de Stop Hunger, fonds de dotation créé par Sodexo qui lutte contre la faim dans le monde. Le dîner de Care a permis à l'association d'enregistrer 210 000 euros, d'attirer de riches mécènes... et de bénéficier d'une pleine page dans « Paris Match », où Arielle de Rothschild apparaissait « très glam en Dior ». Chez Solidarités International, l'opération fut positive grâce à une gestion au cordeau, mais la levée de fonds fut plus modeste. « On a gagné 50 000 euros net la première fois et 40 000 euros cette année. Comparé à notre budget annuel – 69 millions pour 19 pays –, ce n'est qu'une goutte d'eau », admet Renaud Douci, directeur de la communication et du développement de l'association, qui met aussi en avant les bénéficiaires non quantifiables de l'opération : un « joli moment » où se côtoient différentes générations d'humanitaires et un rapprochement avec les donateurs les plus fidèles. « A la prochaine urgence, ils viendront vers nous! » assure-t-il.

Un espoir que caresse aussi Stéphane de Bourgies. Ce photographe a organisé son premier dîner de gala au pavillon Ledoyen le dimanche 13 novembre 2016. Pile un an après les attentats dans lesquels son épouse, Véronique, fondatrice de l'association Zazakely Sambatra (« enfants heureux » en malgache), avait trouvé la mort...



En haut, le dîner de Care. En bas, Stéphane de Bourgies avec les chefs au pavillon Ledoyen. Son épouse, Véronique, fondatrice de Zazakely Sambatra, a été tuée dans les attentats du 13 novembre.

« Ce n'était pas juste un dîner de gala. La date était importante, la cause était importante », souligne-t-il, encore ému par la générosité des six chefs qui ont offert le repas (dont Yannick Alléno, Frédéric Anton, Jean-François Piège...) et par celle des convives : Bernard Murat, Chantal Thomass, Augustin de Romanet, Nicolas Meyers (héritier de L'Oréal), Nagui, Stéphane De Groodt, Gilbert et Nicole Coullier...

Réussira-t-il aussi bien l'an prochain ? Fidéliser un réseau, faire connaître son action, la fonction du dîner de gala dépasse la simple levée de fonds et nécessite une expérience qui ne s'apprend pas sur un terrain de guerre ! C'est même devenu un vrai business, pour de vrais pros. Fanny Soulet a fait ses armes dans l'hôtellerie de luxe avant de mettre ses compétences au service de la charité...

Les bonnes recettes pour faire un bon gala ? Comme dans le monde de l'entreprise : posséder un bon carnet d'adresses ! Arielle de Rothschild, héritière de la dynastie, avait évidemment de bonnes cartes en main. D'autres, comme la Croix-Rouge, s'appuient plutôt sur des réseaux locaux pour organiser en province des dîners très recherchés. Car – ce n'est un secret pour personne – les galas sont des lieux de prestige social où l'on parle beaucoup business et où certains n'hésitent pas à choisir leur voisin en fonction des contrats qu'ils négocient. Un ressort parmi d'autres de ces dîners où entreprises et particuliers achètent des tables entre 5 000 et 10 000 euros les dix couverts. Mais n'hésitent pas à mettre bien davantage lorsque l'émotion est au rendez-vous. ■

(1) Auteur de « Vive la philanthropie ! », au Cherche Midi, 2016.